

Mnémosyne

Jean-Marc Fréchette

Number 135, 2012

La prière

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fréchette, J.-M. (2012). Mnémosyne. *Moebius*, (135), 151–156.

JEAN-MARC FRÉCHETTE

Mnémosyne

Marie rafraîchit l'Hellade

Les pommiers ont fleuri en mon sommeil.
Je me trouve avec Marie au fond d'un jardin,
Mes larmes éteignent le feu bas.

Je me souviens hautement,
Ma gloire jaillit du sein même de Marie
Vêtue de printemps.

Jour éternellement connu. Réjoui,
Le coq chante l'hymne d'Hermès en notre campagne
Assiégée de cyprès fins.

Pommiers en fleurs

Lavé par la toison printanière,
Je suis écoutant.

Ma vivacité est celle de ma Mère
Tissant le grand printemps d'Éphèse.

Je luis sur ces coteaux où s'éveille
La vie des étoiles violettes.

Mon destin empli de toi, Aimé,
Je respire le poème venu des entrailles
De la terre bienveillante.

Ô fraîche lumière du verger.

Printemps à Éleusis

Je croissais auprès de Celui qui aime.
Mon désir s'était changé en fleur,
J'obtenais le chant par une simple
Inclination de l'âme vers la campagne.

À Éleusis nous apprenions ensemble
Les rudiments de la langue des oiseaux.
Notre joie courait sur des sentiers neufs...
Ô ma tendre matinée auprès de lui!

Comme chante la fontaine précisément, quelle
Cheville la déesse découvre en son mètre souriant!
Je suis épris de Jésus comme de mon âme;
La Beauté me frappe d'insomnie,

Le soleil révèle tout de son amour.
Je suis le simple compagnon de celui
Qui me délivre. Ô chant venu d'une gorge
De rose.

Fortement nimbé

Le poète appartient à l'aube,
Il consent à l'inspiration la plus vierge.
Descendant d'Apollôn et de ses fastes,
En lui le silence s'est abrité.

Couronné du laurier saint il médite
Mais la soudaine Muse le presse, de ses accents
Encore imprécis jusqu'à la tonnante réalité
Du Poème majeur

Qui se construit sous l'œil invisible
De l'enfance. C'est le règne alors des Nombres
Secrets et de la Beauté jaillie
De l'inexprimable lieu de confiance.

Ô justesse du son divin, ô clarté accomplissante.
Le feuillage à peine remué par le vent d'oracle,
La gloire partout répandue de l'éveil
Seigneurial.

Verger

Le matin est doux comme l'âme.
Les femmes portent des amphores
Pleines de vin du Levant.

Ma mère à Athènes
Vit de la senteur profonde des astres,
Ô roses de lumière.

Je suis absorbé dans le poème
Dérobé au temps. La faveur inscrit.

Je suis l'instrument délicat de la déesse.
Ô gloire d'assister la Mère,
En sa fuite éperdue.

Verger illuminé

L'été me comble. Je gémiss
Sous le fruit peint
Aux couleurs de la déesse d'Athènes.

Mon chant surmontant la terre
Va vers celle qui anime tous les chants,
La vierge propice,

Athènes de mes jours adolescents.
Ô Beauté toujours riante
Pour le cœur hellène.

Cœur, sa pulpe neigeuse

L'été va s'approfondir encore.
L'on verra Dèmèter soumettre au feu
Son enfant béni, Dèmophoôn.

Ce sera l'entrée des neiges dans le fruit.

La douce Marie s'inclinera sous les pommiers,
L'on verra Anne toute dépliée en son amour
Et la Terre portera Jésus comme une offrande.

La Grèce alors éclatera en chants,
Je serai l'ami adonné à l'adoration nue.
Mon exemple se répandra dans l'été.